



Vigousse
Le petit satirique romand

Emilie Boré

Articles parus dans la rubrique Culture & Déconfiture
de décembre 2009 à juillet 2010

Tu n'aimeras point. Et bien si, j'aimerai. Point.

Un film qui démontre que 1 + 1 font Dieu!

Le sujet résonne pourtant comme une rengaine assez à la mode : deux hommes juifs et pratiquants (dont l'un est père de famille), vivent dans un quartier ultra-orthodoxe de Jérusalem et s'aiment en cachette dans l'arrière-boutique d'une boucherie. C'est vrai que dit comme ça, on s'attendrait presque à une resucée (oups!) du *Secret de Brokeback Mountain* où les cow-boys portaient des kipas et où le steak de cheval serait kasher.

Mais voilà, au-delà du problème – bien réel – de cet amour illicite au 21^e siècle, le film nous transporte surtout dans une histoire d'une incroyable sensualité entre deux barbus magnifiques, taciturnes et très...pieux.

Le réalisateur traite de manière troublante ce désir entêtant qui contrecarre les plans de Dieu et ceux de la communauté, en filmant les carcasses de viande et les caresses furtives ou passionnées des deux amants avec la même

faim et le même respect. Comme si ces images nous soufflaient, doucement : *Toute chair verra le salut de Dieu* (Luc 3:6). 

Milou

H. Tabakman, *Tu n'aimeras point* (*Eyes Wide Open*), 2009, 90'. Avec Zohar Strauss, Ran Danker, Tinkerbell, Tzahi Grad.

UNE BD

Happy Sex de Zep : ça sent le vécu(l)...

C'est un peu comme si Henri Dès se mettait à la chanson grivoise, ou que Catherine Millet écrivait des contes pour enfants, mais en pô pareil. D'abord parce que c'est de la BD, et ensuite parce que Zep n'a jamais été totalement éloigné des préoccupations « sexuelles », qu'on trouvait déjà chez Titeuf, ce petit garçon devenu foutrement célèbre.

Cette fois, c'est strictement pour adultes, avec des adultes tout nus qui font des trucs carrément « dégueu ». Et c'est vrai qu'il y a des planches assez poilantes (celle intitulée *Zoophilie* est jubilatoire). Bon, la limite de la chose, c'est que c'est pas assez sérieux pour qu'on ait envie de le lire d'une seule main, et parfois un peu trop facile pour qu'on en fasse notre bible du sexe drôlatique – certains gags étant des transpositions à peine masquées de vieilles blagues éculées –. J'ai dit « éculées », bande de pervers... Bref, tout n'est pas bon dans le cochon.

Milou



Zep, *Happy Sex*, Editions Guy Delcourt Productions, octobre 2009, 62 p.

Le dernier rôle de M. Chessex

Paquet sado Le bouquin est emballé, nous aussi.

«**P**rincipe de précaution», invoque-t-on pour justifier le blister et le sticker «réservé aux adultes» sur le livre, censé dissuader les mineurs – qui évitent tout ce qui est réservé aux adultes, c'est bien connu. Difficile de protéger ainsi ses arrières de la condamnation pour «pornographie dure», comme stipulé dans l'article 135 du Code pénal suisse.

Il est en effet rigoureusement interdit de représenter: 1. Les enfants (comme la petite Madeleine de «bientôt 16 ans» dans le sexe de laquelle le Marquis «plonge les doigts et la langue»), 2. Les excréments humains («... il ordonne qu'elle s'accroupisse sur son visage et défèque, ou s'efforce à venter sur son nez»), 3. Les actes de violence («...Monsieur de Sade se saisit d'une épingle et la plante avec soin dans les cuisses maigres. La jeune fille hurle et se tord dans ses entraves») et 4. Les animaux (ici épargnés, si l'on admet que Sade n'est pas un cochon). De quoi s'élever contre la libertinité d'expression!

Mais là où le bât blesse, c'est que la loi estime aussi que les représentations «ne sont pas considérées comme pornographiques lorsqu'elles présentent un intérêt culturel ou scientifique digne de protection». Tiens, digne, c'est justement le mot qui vient à l'esprit quand on achève la lecture du *Dernier crâne*

Frileuse Suisse face au feu de Chessex

de M. de Sade. Chessex est digne d'être protégé, classé au Patrimoine comme un monument de la littérature, de la poésie brute: «Les autres, les humbles, les idiots, ont

des émotions comme les bêtes, qui savent les pouvoirs de la nuit et s'arrangent avec les dangers».

Ce texte est une brûlure fantastique, l'empreinte surnaturelle d'un auteur sur un autre qui parvient

jusqu'à nous. On a rarement vu dernier souffle aussi entêtant. 

Milou

J. Chessex, *Le dernier crâne de M. de Sade*, Grasset, Décembre 2009, 171 p.



UN FILM

Plate couture et fausses notes pour Coco Chanel et Igor Stravinsky

Voilà un film qui démarre en fanfare. Au théâtre des Champs-Élysées, le 29 mai 1913, Igor Stravinsky assiste à la première de son ballet *Le Sacre du printemps*. Hué par le public parisien qui crie à la farce, le spectacle est interrompu au bout de quelques minutes. Dans la salle, il y a aussi Coco Chanel, styliste incontournable qui se délecte de cette musique nouvelle aux accents diaboliquement païens. Seigneur!

La passion qu'on nous promet entre ces deux-là sera donc bien extraordinaire... Niet! Car au lieu de prolonger cette atmos-

phère de fureur artistique, Kounen s'enlise dans la description de ce qui devient, sous son œil froid et sélectif, une banale histoire de fesses, courte, sans amour et presque sans admiration (Igor voyant en Coco une simple «marchande de tissus»).

Bref, on s'ennuie ferme en attendant vainement le sacre de la collection de printemps.

Reconnaissons toutefois la qualité de la bande originale (Stravinsky) et la beauté des costumes (Chanel). Franchement... A quoi bon déshabiller les génies si ce n'est pas pour mettre un peu leur œuvre à nu?

Milou

J. Kounen, *Coco Chanel et Igor Stravinsky*, sortie 6 janvier 2009, 118'. Avec Anna Mouglalis, Mads Mikkelsen, Elena Morozova.

Vide-grenier au Musée d'Art et d'Histoire

Récap' Ou comment monter une expo avec ce qui traîne dans les réserves ?

C'est classe de pouvoir révéler au public un fonds aussi riche que méconnu d'œuvres des 17^e et 18^e siècles... Ce qui est moins classe, c'est d'évoquer la vitalité des dites œuvres et de parler de chefs-d'œuvre. Car enfin, si l'aspect didactique de l'accrochage (*L'Art et ses marchés*) peut convaincre et se révéler de bonne guerre à l'ère de la muséographie édifiante, comment ne pas soupirer devant certaines croûtes mal éclairées, quelques grandes tartines mythologiques ou encore de vilaines scènes de genre aux perspectives ratées ? Certains tableaux tirent bien sûr leur épingle

du jeu (mention spéciale au tout petit paysage de Ruisdael), mais l'ensemble laisse la vague impression qu'on a été dupé, sous couvert de « Attention, pas touche : Grande Peinture encore fraîche ! ». Ben non, même quand c'est vieux, c'est pas forcément bon. 

Milou

L'Art et ses marchés : la peinture flamande et hollandaise, 17^e et 18^e siècles, 1^{er} octobre 2009 – 29 août 2010, Musée d'Art et d'Histoire, Genève.



UNE PIÈCE

Tsim Tsoum ou la non-révélation

Cette création, dans laquelle l'auteur genevoise Sandra Korol cherche *le sens de la vie*, met en scène quatre nonnes à qui l'on vient d'apprendre que Dieu n'existe pas.

Si l'idée de départ est féconde et louable (gloire à Toi, Seigneur), on regrette cependant la teneur du dialogue métaphysique : une succession de poncifs dignes d'un adolescent à l'aube, c'est le cas de le dire, de sa profession de foi et au lendemain de la lecture du

Monde de Sophie. L'image est pourtant belle, du plateau construit comme une ruche avec ses murs blancs couverts d'alvéoles aux religieuses affublées de robes psychédéliques immaculées, qui ressemblent à des larves sur le point de muer. Bien que bonnes ouvrières, les comédiennes ne parviennent pas à faire leur miel de cette pièce, décidément bourdonnante.

Milou

Tsim Tsoum de Sandra Korol, mise en scène de Georges Guerreiro, Théâtre de Vidy, La Passerelle, jusqu'au 7 février, 1 h 20.

Les **v**rèves**Feu purificateur
ou coup dans l'eau ?**

La Galerie J., connue pour ses *happenings* à contre-courant du clinquant marché de l'art (nouvelle « valeur refuge » de La Crise), a organisé samedi dernier un immense bûcher sur la place de Milan à Lausanne où une vingtaine d'artistes ont brûlé leurs propres œuvres. Et qu'on ne vienne pas nous dire après que l'art contemporain n'est pas un milieu de flambeurs...

Siffler en travaillant

Thierry Meury publie son *Guide du souillard* (Slatkine) et s'amuse à répertorier les lieux (in)fréquentables de Genève et ses environs. Hommage pratique et sans prétention aux vrais bistrotiers où l'on cause et l'on boit avec la même ferveur. Mais le mieux, c'est encore d'aller boire des canons avec l'auteur dans ces troquets.

**« Quand j'entends
le mot culture... »**

Lors de ses vœux présidentiels, Nicolas Sarkozy a réaffirmé sa volonté de créer un *Musée de l'Histoire de France*. Au lieu d'en confier la création exclusivement au ministère de la Culture, le président a demandé à Eric Besson, chargé du ministère de l'Immigration, de l'Intégration et de l'Identité nationale, d'y prendre part (lettre de mission du 21 mars). Et les expos, elles seront confiées au futur Musée de la Propagande ?

Milou

C'est l'heure d'la promenade !

Explosions lyriques Quinze ans de peinture abstraite suisse à l'Ancien Pénitencier de Sion.

Assister à la libération de la peinture dans une ancienne prison... y a pas à tortiller, c'est chic. L'espace reconverti depuis une dizaine d'années en annexe du Musée d'art du Valais a vraiment de la gueule.

Adieu, grands murs blancs et hautes cimaises ! Le public fait sa ronde, inspecte chaque cellule, et déambule sans permis de visite devant les aplats de Fernand Dubuis, l'*Action Painting* de Hugo Weber, les machines de Tinguely, ou encore les psychogrammes de

Louis-Paul Favre. La promenade est claire, didactique sans être pompeuse et remet à l'honneur les expérimentations suisses, trop souvent absentes des grandes rétrospectives sur ce thème. Coup de chapeau au directeur de la prison, Pascal Ruedin : il y a de quoi s'évader... **1**

Milou

Explosions lyriques : la peinture abstraite en Suisse 1950-1965, jusqu'au 11 avril 2010, Ancien Pénitencier et Musée d'art du Valais, Sion.

Belles histoires du communisme...

Des contes, pour régler son compte à la dictature roumaine.

Les contes de l'âge d'or, c'est un film d'histoires et d'Histoire. Pour évoquer la dictature sous Ceausescu, cinq réalisateurs roumains ont choisi de filmer plusieurs saynètes, inspirées des légendes urbaines, ces fables absurdes ou téméraires qui ont fleuri dans l'imaginaire d'un peuple opprimé. En une seule séance, nous voilà propulsés dans six intrigues, emportés à chaque fois par de nouveaux personnages. C'est court, drôle, puissant et terriblement simple. On pense en vrac aux comédies réalistes british ou teutones, du *Van* de Stephan Frears au *Good Bye, Lenin!* de Wolfgang Becker. Ou comment, dans la misère grise ou l'Histoire crasse, on s'en sort par l'absurde, la débrouille et l'humour. Le temps y est généralement maussade, les gens crèvent de faim ou de peur. Et on se marre.

On rit de voir le photographe officiel retoucher un cliché pour la



presse, en rajoutant un chapeau sur la tête de Ceausescu pour qu'il n'ait pas l'air de se découvrir devant Giscard d'Estaing en visite. On savoure la façon dont un policier s'y prend pour gazer un cochon encore vivant dans son appartement afin d'éviter que ses cris n'alertent les voisins affamés. On se marre, bien sûr. On serre les dents aussi. Car c'est bien de survie dont il s'agit. Contrairement aux films de genre, comédies,

dramas, thrillers et autres mélos qu'on nous vend, ce film raconte simplement des histoires. Aux spectateurs, comme aux peuples soumis à l'Histoire officielle, de démêler le vrai du faux... 

Milou

Contes de l'âge d'or, sous la direction de Cristian Mungiu, avec Diana Cavaliotti, Radu Iacoban, Tania Popa.
Sortie le 27 janvier 2010, durée 2 h 02.

Souçons à la Comédie de Genève

De quoi effrayer la chronique Le metteur en scène Dorian Rossel adapte un documentaire inspiré d'un fait divers.

C'est fascinant d'observer les rouages de la machine judiciaire. De voir comment la destinée d'un homme, ici accusé du meurtre de sa femme, est façonnée par les soupçons, les préjugés, les émotions de chacun, de la famille aux médias.

Adaptée librement du documentaire oscarisé de Jean-Xavier de Lestrade (*Un coupable idéal*) lui-même inspiré d'un fait divers, la pièce développe un thème classique: la cabale morale contre un individu qui ne correspond pas aux attentes d'une collectivité bien-pensante. Malheureusement pour lui, le personnage principal est bisexuel. Callas était protestant, Dreyfus était juif.

Toutes ces images en tête, on trépigne de découvrir le travail de

Rossel qui veut montrer cela au théâtre, *l'ébranlement des certitudes face à une vérité que personne ne connaît* (Les Quotidiennes, 26.01.10). Alors on regarde. Et on ne voit que trop.

Artifices et bout d'ficelles

Certes, l'espace scénique est truffé de trouvailles amusantes: comme le podium central transformé au fil de l'histoire en maison, en scène du crime, en tribunal évoquant un gibet, ou l'utilisation ludique de la vidéo et du rétroprojecteur. Mais à tel point, que les personnages (et le travail des comédiens) semblent avoir été oubliés...

Ainsi, dans une histoire proprement humaine (la déshumanisation d'un individu par d'autres individus), l'émotion et la révolte sont étouffées par une surenchère d'artifices et de bouts de ficelle. On explique, on récite, on répète, on crie, on dit tout haut et tout fort ce que le spectateur aimerait bien pouvoir penser tout bas. Peu de place pour la métaphore et la réflexion dans cette pièce pleine d'images et de théories. Une adaptation loin d'être au-dessus de tout... 

Milou

Souçons, mise en scène de Dorian Rossel. Comédie de Genève du 2 au 21 février 2010. Théâtre populaire romand de la Chaux-de-Fonds, du 25 au 27 février 2010.

La peinture adoucit les mœurs...

Question de fonds Alors que la Suisse et l'Allemagne s'affrontent sur le terrain houleux du secret bancaire, le Städel Museum de Francfort prête 100 chefs-d'œuvre à la Fondation de l'Hermitage.

Vive l'entente entre les nations! Lausanne a ainsi la chance d'accueillir une sélection d'œuvres d'un des plus anciens musées d'Allemagne, couvrant la période de la fin du 18^e au début du 20^e siècle.

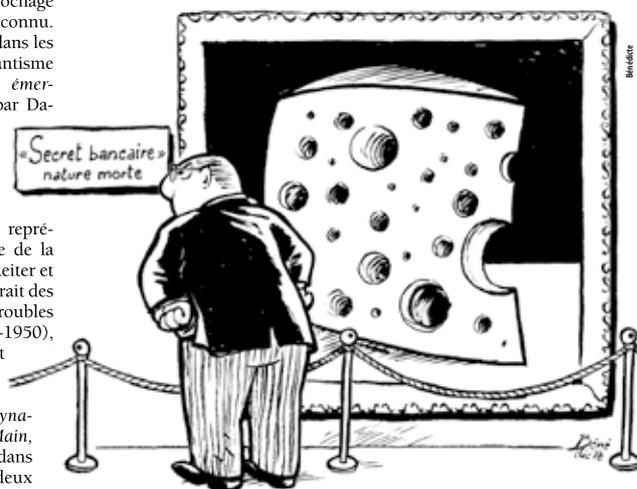
Judicieusement pensé, l'accrochage réunit du connu et du moins connu. On se laisse flotter d'abord dans les grands courants. Du romantisme (hallucinantes *Montagnes émergeant du brouillard* de Caspar David Friedrich), du réalisme (avec cette *Vague* quasiment solide de Courbet), de l'impressionnisme (troublante *Fin de déjeuner* de Renoir), jusqu'à l'expressionnisme, représenté par une bonne partie de la clique allemande du Blaue Reiter et de Die Brücke. Puis on s'extrait des -ismes pour nager en eaux troubles avec Max Beckmann (1884-1950), artiste protéiforme qui vécut à Francfort et dont onze œuvres sont exposées au sous-sol. Son immense *Synagogue à Francfort-sur-le-Main*, paysage urbain distordu dans lequel il se représente avec deux

amis, chancelants et ivres, donnerait le vertige au visiteur le plus sobre.

A l'heure des règlements de comptes, disons qu'avec cette expo, on en a pour notre argent! 

100 chefs-d'œuvre du Städel Museum, Fondation de l'Hermitage, Lausanne. Du 5 février au 24 mai 2010.

Milou



UN FILM

Encore une couche d'Ozon...

Le dernier film d'Ozon, *Le Refuge*, est une fois de plus désopilant. On y retrouve les thèmes chers au réalisateur : la solitude, le deuil, la filiation, la difficile adaptation au monde quand on est fragile et perdu. Mousse doit-elle garder ce bébé, bien qu'elle soit toxicomane et que son mec vienne de mourir d'une overdose? Cette lutte intérieure et utérine se déroule au bord de la mer où l'héroïne – c'est le cas de le dire – a trouvé refuge (dans une splendide villa, faut pas déconner quand même).

C'est pas tant le sujet qui gonfle (les histoires sordides sont passionnantes, pensons en vrac à Almodovar ou Maupassant), que l'impression d'être toujours baladés mollement par Ozon sous prétexte d'introspection profonde. Le pauvre Louis-Ronan Choisy, dont c'est le premier rôle, est d'une fadeur désolante. Son jeu hyper-articulé et artificiel n'atteint en rien la puissance décalée qui peut naître chez Rohmer, et le drame ozonien prend malgré lui des allures de farce. Heureusement que la ronde Isabelle Carré, enceinte jusqu'aux dents pour de vrai, apporte un peu de relief à cette fresque décidément bien plate.

Milou

Le Refuge, réalisé par François Ozon. Sortie le 10 février 2010. Durée : 1 h 28.

Haute couture et basse-cour

Sonia Rykiel dessine une collection pour H&M. Samedi 20 février, toutes les femmes du monde, à l'exception des riches et des mannequins, se sont ruées sur le stock. Forcément, j'y étais.

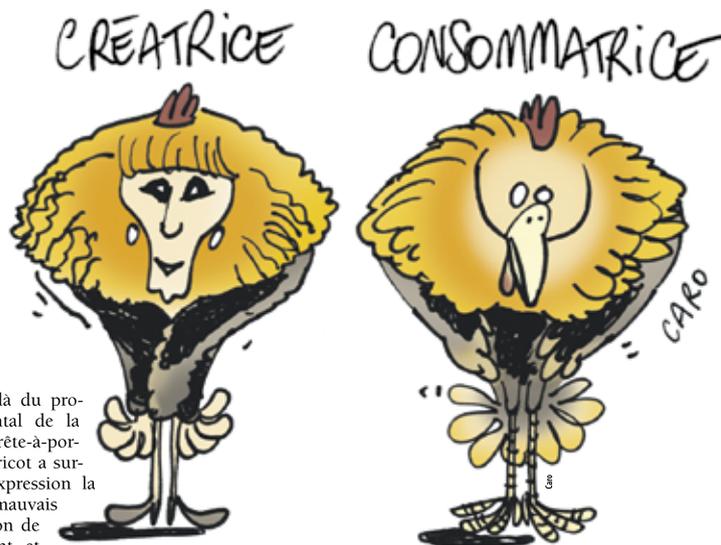
C'est vrai que c'est beau la démocratie quand on n'a pas un rond. Parce qu'un top Rykiel à 30 balles, c'est quand même la classe. Mais comme la reproduction de *L'Angélu* de Millet sur la cheminée de mes grands-parents, l'étiquette « Made in Turkey » de ma robe à strass, griffée Sonia, m'a foutu le blues. Bah... après tout j'ai les coutures à l'envers, la touche révolutionnaire de la fameuse rousse! Ah non, merde, j'ai mis mon pull à paillettes à l'envers...

Bon, bref, au-delà du problème fondamental de la haute couture prête-à-porter, la reine du tricot a surtout favorisé l'expression la plus atroce du mauvais goût: une réunion de poulettes piaillant et se donnant des coups de bec pour repartir avec LA fringue qu'on aura toutes, quoi qu'il arrive. Mais où sont passées l'atmosphère glam' et feutrée des podiums et la bonne éducation des femmes bien habillées? Après m'être fait siffler

le dernier débardeur à rayures par une de ces furies, je me suis rabattue, très dignement et sans précipitation, sur des pièces XXL de la collection enfant, roulées en boule sous un portant. Alors je suis

peut-être un peu boudinée dans ma maille Rykiel, mais je m'en fiche pas mal parce que la mode, c'est avant tout une question d'attitude. 

Milou



Des croquis et des notes

« **Les Nouveaux Monstres** » Burki, Francioli et Bourquin façonnent un être hybride à trois têtes, qui dessine et fait de la musique en même temps. Beau et étonnant.

L'un croque vite, les deux autres mâchent lentement une mélodie lancinante et belle. Faut avoir de l'estomac, se dit-on en regardant ces trois-là, presque improviser sous nos yeux. Du cœur aussi. Pendant que la contrebasse, le piano, le sax ou la clarinette dessinent une musique abstraite, le crayon lui, chante un monde réel: du dessin de presse, sur écran géant, qui naît sous nos yeux, au fil de l'inspiration. Une petite aigreur quand même face au gueuleton de ces Monstres: la trop grande réalité de l'actualité qui fauche un peu d'émotion aux gestes musicaux et dessinés. On aimerait parfois éviter la chute (ce qui est le but du dessin de presse, évidemment) pour mieux rester en suspens, dans cette belle rencontre du trait et de la note. Mais la témérité et le talent des artistes l'emportent. Burki par

exemple, commence à dessiner le Général Kadhafi en train de prendre en levrette une femme affublée d'une coupe au bol... Et voici, dans l'intimité obscure du Théâtre de Vevey, la Libye en train d'enculer proprement la Suisse, fesses à l'air. C'est beau une allégorie, dans le noir... Puis la main s'empare de la gomme et efface petit à petit l'auguste croupe fédérale pour la remplacer par un bandeau « Censuré ». Un bel hommage, malheureusement éphémère, aux iconoclastes de tout poil. 

Milou

Notre état dans le monde, Raymond Burki (dessins), Léon Francioli (contrebasse, piano), Daniel Bourquin (saxophone, clarinette). Durée 1 h 20. Autre représentation au Théâtre du Crochetan à Monthey le 22 avril 2010.

UNE PIÈCE

Philoctète, héros mal dans ses baskets

Jean-Pierre Siméon réinvente un peu Sophocle. Il réécrit, retourne dans sa bouche la vieille langue antique pour nous montrer la tragédie de Philoctète, abandonné pendant dix ans sur l'île de Lemnos à cause d'un ulcère pestilentiel au pied qui lui arrache des cris insupportables. C'est Néoptolème, fils d'Achille au cœur pur, qui est chargé par le rusé Ulysse de convaincre le vieil homme de lui céder son arc invincible pour venir à bout de Troie.

Véritable drame de la parole, la pièce explore sur une scène muette de décor, l'exclusion, la compassion, la douleur, la volonté héroïque, la terreur de l'injustice... Laurent Terzieff, Philoctète hallucinant de réalisme, mêle à sa longue plainte un désespoir ironique saisissant. Oui sauf que. Sauf que, allez supporter pendant 1 h 45, sans entracte, l'élégie lancinante d'un vieillard tandis que votre voisine spasmophile est agitée de soubresauts nerveux et rote à chaque fois qu'elle rit – c'est-à-dire fréquemment, étant donné qu'elle semble montée à l'envers. Ça et la chaleur d'une salle comble, c'est tout bonnement insupportable. Alors un conseil avant d'aller voir cette très belle pièce, soyez bien dans vos baskets.

Milou

Philoctète de Jean-Pierre Siméon. Variation à partir de Sophocle. Mise en scène de Christian Schiaretti. Théâtre de Carouge, Genève. Jusqu'au 7 mars 2010.

UNE EXPO

Objets à réanimer, avez-vous donc une âme ?

Destroy Design. Le MUDAC accueille l'insolite collection du FRAC-Nord Pas de Calais.

Démolir des objets culte, on connaît la musique. Fluxus a bouillonné des violons, Arman, dans son *Chopin's Waterloo* de 1962 exposait un piano brisé en mille morceaux.

En montrant des icônes du Design attaquées, détournées, détruites ou moquées par des artistes contemporains (ou par les designers eux-mêmes), le MUDAC et le FRAC reposent à leur sauce, la question entropique de l'œuvre qui s'invente en se détruisant, du dessein qui sous-tend le geste : dénoncer ou interroger les notions de consumérisme, d'utilitaire, de *ready-made*, d'art même en somme. Il y a une vraie jouissance dans ce parcours absurde. Un frisson presque *lewiscarrollien* devant ce fauteuil pendu au bout d'une corde qui semble avoir décidé d'en finir, un tabouret renversé à ses pieds (*Le suicide des objets* de Philippe Ramette). Une pointe de mélancolie perverse face au fameux pouf Sacco qui se vide de ses billes ou devant la photographie du cultissime *Fauteuil Eames* totalement démantibulé... Tout fout le camp dans cette expo qui a quelque chose de délicieusement inquiétant.

Milou

Destroy Design, Collection du FRAC Nord-Pas de Calais, MUDAC, Lausanne. Jusqu'au 24 mai 2010.

Le fabuleux destin de Nonio ou l'archéologie à portée de tous

Expo Rédacteur en chef adjoint de *Vigousse*, Laurent Flutsch* est aussi, à ses heures perdues, directeur du Musée romain de Lausanne-Vidy. Petit coup de népotisme, bien mérité.

Ce qu'il y a d'étonnant dans la conception flutschienne de l'archéologie, c'est qu'elle est à mi-voie (romaine) entre une haute technicité et la plus légère gaudriole. Mais ce n'est pas une découverte... En 2002, le Musée romain conviait par exemple le visiteur à découvrir les trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C. (*Futur antérieur*) : des objets modernes, artificiellement vieillis, pour nous interroger sur la notion de vestiges et la place de l'homme dans l'Histoire. En 2006, nos peurs contemporaines étaient confrontées aux objets témoignant des anciennes protections techniques ou spirituelles, dans une muséographie complètement ludique et métaphorique (*Da Vidy Code - Chiard t'oses pas !*). Petit coup dans le rétro, juste pour préciser que cette nouvelle expo, fraîchement commencée à Vidy, nous entraîne avec la même délectation rigolarde et sérieuse, sur les traces du passé. Partant d'une volonté de faire parler



l'objet archéologique, l'équipe du Musée a inventé une « petite » histoire pour nous raconter la grande. Nonio, il faut le dire, a réellement existé. Il a gravé son nom sur une pierre, où il remercie ses divinités protectrices personnelles. Pourquoi ? On ne sait pas. D'ailleurs on ne sait rien de lui. Un nom sur une pierre, c'est tout.

Place donc à l'imaginaire : un casque sur les oreilles, on écoute

Nonio (auquel Jean-Luc Barbezat prête sa voix) qui nous fait le récit de sa vie, alors que l'on défile devant des objets, prétextes à l'évocation de ses souvenirs. Tout commence par ses rêves de gamin, devant une petite lampe à huile ornée d'une image de lion...

Pour l'occasion, le rez-de-chaussée du musée prend des allures de train fantôme, et l'on marche comme des gosses, dans des couloirs noirs et mystérieux, envahis de brume, les yeux écarquillés face aux antiques objets éclairés, qui nous semblent soudain, si familiers... ①

Milou

*nom connu de la rédaction

Le fabuleux destin de Nonio, exposition-fiction, Musée romain de Lausanne-Vidy. Jusqu'au 26 septembre 2010.

Encore un film de Bosch...

Après *Animal*, science-fiction indigeste sur l'homme, le mal et la génétique, Roselyne Bosch s'attaque à l'Histoire vraie en racontant la rafle du Vel' d'Hiv une nuit de 1942. Sortez vos mouchoirs.

C'est vrai que le Vélodrome d'Hiver rempli à craquer de familles juives en instance de déportation, ça fout des frissons. C'est vrai aussi que la barbarie des nazis et de la flicaille de Vichy, ça met les foies. Que l'héroïsme d'une infirmière, d'un médecin et de quelques goys, ça arrache des larmes. Que des petits enfants adorables séparés de leurs parents pour être conduits à la mort, ça fait éclater en sanglots.

C'est vrai aussi ce qu'a dit Rousseau dans sa *Lettre à d'Alembert* (1758) sur la mauvaise pitié tragique : « J'entends dire que la tragédie mène à la pitié par la terreur ; soit, mais quelle est cette pitié ? Une émotion passagère et vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite (...), une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes, et n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. » Frissons, peur, larmes et sanglots. Voilà toute la contribution de cette grande reconstitution obscène et lacrymale qui nous manipule avec autant de talent et d'inventivité qu'un journal de 20 heures sur TF1 en période de raz-de-marée.

Milou

La rafle, réalisé par Roselyne Bosch. Avec Gad Elmaleh, Mélanie Laurent, Jean Reno. 1 h 55. En salles.

Pin-up ou Vénus ?

Une pièce pi(g)mentée La compagnie de L'Organon adapte un texte de l'historien de l'art Daniel Arasse, sur l'interprétation du mystérieux tableau de Titien, *La Vénus d'Urbain*.

Le personnage de l'icône est formel. Cette Vénus n'est qu'une pin-up. Un de ces posters que le routier placarde dans sa cabine pour s'occuper les mains quand il ne conduit plus. Elle est nue, nous fixe hardiment, sa main blanche et délicate posée sur « le morceau de roi de son anatomie ». Sauf que là, il s'agit d'une grande huile peinte en 1538, et que le commanditaire l'a accrochée dans la

chambre de son palais, voilà tout. Cette entrée en matière gentiment blasphématoire sur la sacro-sainte peinture



du maître vénitien donne le ton. On reconnaît la touche d'Arasse dans ce dialogue piquant entre deux historiens de l'art (un homme et une femme) qui tentent d'éluci-

der l'identité du modèle et l'intention du peintre. Lui se méfie de la surinterprétation, elle l'entraîne doucement vers des pistes insoupçonnées et séduisantes...

Un peu voyeurs, on se rince l'œil en regardant cette Vénus ambiguë se déployer sur des tentures ou de grands panneaux de bois, tantôt tronquée, tantôt dévoilée, comme une image mouvante propice à tous les fantasmes et les élucubrations. Une belle preuve que la masturbation ne rend pas aveugle : ici, elle nous en fait voir de toutes les couleurs. 🍷

Milou

La femme dans le coffre, extrait de Daniel Arasse *On n'y voit rien - Descriptions*, mise en scène Simone Audemars. Pulloff Théâtres, Lausanne jusqu'au 28 mars. Musée historique de Vevey du 14 au 18 avril 2010.

UNE PIÈCE

L'enfant sauvage au théâtre : captivant.

C'est l'histoire vraie d'un jeune garçon capturé à l'état sauvage dans la forêt de l'Aveyron en 1798 et recueilli par un médecin. Ce dernier, qui croit fermement que l'enfant n'est pas un « idiot », va tenter de lui prodiguer une éducation « normale », avec l'aide de sa bonne, elle-même peu éclairée, mais pleine de tendresse et de pédagogie toute naturelle. Ah ! Pouvoir mettre des chaussures au lieu de courir pieds nus comme un con... Quel grand pas pour l'humanité, c'est vrai.

La pièce, destinée à un jeune public d'enfants civilisés est courte, édifiante et drôle. La scénographie, simple (et pas simplette), matérialise la Nature et la Culture : un grand tilleul à l'arrière-plan, perchoir occasionnel pour ce « drôle d'oiseau », et la maison du docteur à l'avant-scène, lieu d'apprentissage de la vie domestique et intellectuelle. On se laisse, comme le petit sauvage, apprivoiser par le sémillant duo du jeune savant plein de science et de la servante illettrée pleine de truculence. Heureux les simples d'esprit.

Milou

L'enfant sauvage, mise en scène de Sylvie Girardin. Cie Théâtre à tous les étages. Petit Théâtre, Lausanne, jusqu'au 28 mars. Théâtre de L'Heure Bleue, Chaux-de-Fonds, le dimanche 25 avril.

Alice au Pays de l'Oseille

Cinéma Tim Burton
à la sauce Disney 2010.
Indigeste.

L'univers de Tim Burton est génial. Son talent de conteur crado, d'enchanteur morbide, (déjà sollicité par les studios Disney dans *L'étrange Noël de Monsieur Jack* en 1993) semblait idéal pour adapter le grand conte, devenu mythe, de Lewis Carroll. Seulement voilà. Rattrapé par l'esprit « grosse production » qui guette désormais tous les films d'animation visibles en 3D, même le grand Burton succombe à l'américanisme primaire.

Bien décidé à donner une « suite » aux célèbres contes du mathématicien épris de petites filles, il imagine une plate et manichéenne resucée d'*Alice au Pays des Merveilles* et de *De l'autre côté du Miroir*, délaissant toute la finesse philosophico-psychanalytico-onirique des originaux. Si la



réalisation combine habilement des prises de vue réelle à de l'animation, elle ne se révèle même pas assez innovante pour nous faire oublier les trouvailles géniales du dessin animé de 1951. Pourtant, le budget de ce dernier n'était que de 3 millions de dollars. Une paille

comparée aux 200 millions dépensés par Disney pour l'*Alice* de 2010... A défaut de faire rêver, ça fait réfléchir. 📌

Milou

***Alice au Pays des Merveilles* réalisé par Tim Burton. Durée 1 h 49. En salles.**

L'auteur de *Kaamelott*, c'est pas de la pacotille

Audience royale Auteur d'un livre co-écrit avec le Professeur Rollin, Alexandre Astier, roi de Bretagne de passage chez les Helvétès, a dû affronter la finesse de nos questions.

Quelle est votre couleur préférée?

Le rouge sang de bœuf.

Quel chiffre trouvez-vous le plus émouvant?

Le 5.

Quelle est, selon vous, la matière la plus attachante (au sens spirituel)?

La fibre de carbone.

Décidément, Alexandre Astier est un type agaçant (il m'a dit que j'avais le droit de le dire). Outre le fait qu'il est incollable en questions existentielles, c'est un brillant touche-à-tout. Musicien passé sur les bancs de l'*American School of Modern Music*, il imagine, écrit, réalise, monte, interprète et supervise... Une sorte d'hydre multicéphale qui, de surcroît, ne boit pas, ne fume pas et se révèle courtois, disponible et drôle. C'est tout bonnement insupportable. Où sont les failles dans ce parcours odieusement plaisant? Mouais...

peut-être une dépendance un peu marquée au sucre et au Coca-Cola. Voilà que ce beau brun d'histrion, qui a fait de la série télévisée *Kaamelott* une transpo-

sition maligne et drôlissime de nos angoisses modernes à l'élégante époque des chevaliers de la Table Ronde, pose en toute simplicité, avec son acolyte François Rollin, «*les bases de la pensée moderne*». Dans un livre à quatre mains sur le thème de la transmission, les deux compères se demandent ce qu'on laisse à nos enfants. Et des enfants, Astier en a quatre, qu'il a retirés de l'école pendant une année, pour confier leur éducation à des professeurs privés. Quand on lui demande ce qu'il lit, Astier avoue (sans honte ni fierté)

n'avoir presque que des bouquins de grammaire et de français chez lui. Un goût pour la langue, donc, chez ce type aux idées bien faites, pour paraphraser Boileau de manière désastreuse. Pour cet homme au regard sérieux, où s'allume chaque minute une lueur rieuse, Louis de Funès est un modèle, car il «*va plus vite que les autres*.» Astier aussi va un peu plus vite que les autres... Et tout ce qu'il fait laisse une impression délicate d'intelligence et de plaisir. Bref, on l'aurait bien dézingué pour le jeu, mais y a pas à dire, même sans armure, ce garçon est un roi. 

Milou

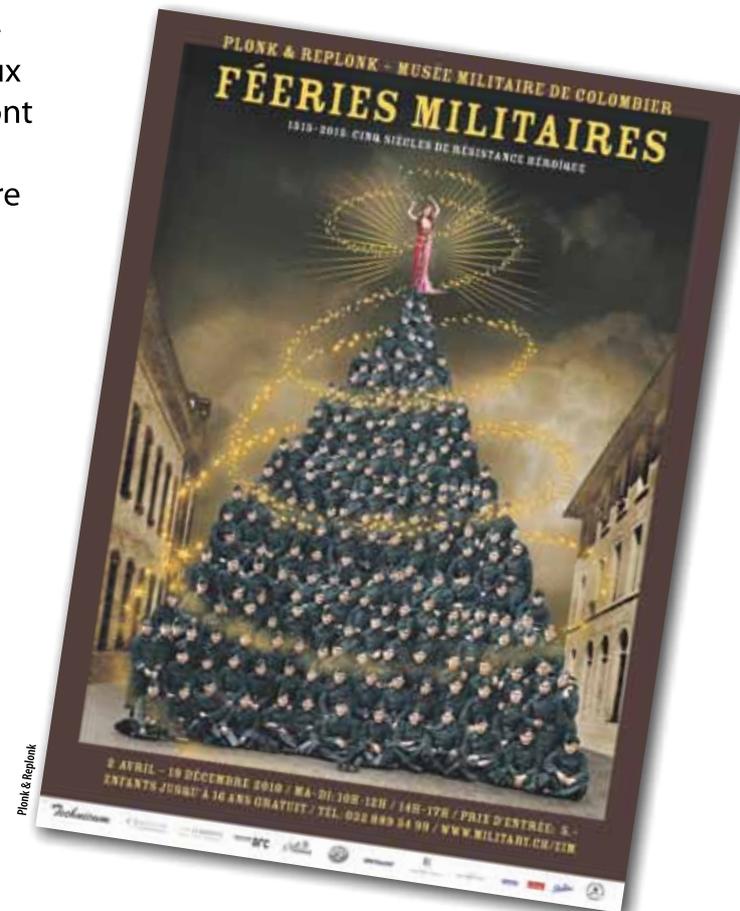
Astier et Rollin posent les bases de la pensée moderne. Entretien libre sur la transmission entre générations.
Editions Jacob Duvernet, 204 p.



Le putsch de Plonk & Replonk

Insubordination Collaborateurs de *Vigousse*, les deux frères Chaux-de-Fonniers ont osé monter une exposition très drôle au Musée militaire de Colombier (Neuchâtel). Dénonciation en règle des deux mutins.

Féeries militaires. Le titre de l'expo sonne comme l'oxymore de *Candide* chez Voltaire, lorsqu'il découvre la guerre : *boucherie héroïque*. *Candide*... Tout comme la démarche de Plonk & Replonk, saboteurs pacifiques d'images et de mots, qui jouent les innocents pour mieux faire éclater l'absurde vérité. « Les Monty Python mélangés à l'absinthe du pays », lance un visiteur. Du *british nonsense* dilué dans de la Fée verte. Une bombe hallucinogène. Divisée en plusieurs chapitres, comme *La cavalerie* ou *L'armée de terre*, l'expo se propose de montrer *cinq siècles de résistance héroïque* en Suisse (1515-2015). Alors on défile... devant des photomontages traités comme des images d'archives et des objets insolites aux légendes folles, dignement disposés dans des vitrines. Il y a par exemple « les psychiatres de combat », des hommes en tricorne, allongés sur un divan en plein champ de bataille. Ou encore, l'arme fatale des espions en



temps de guerre : du cyanure dans des sachets Lipton, délicatement posés dans un service en porcelaine de Meissen.

Ce n'est pas seulement hilarant, c'est aussi terriblement esthétique : on pense en vrac à Magritte et au salon délicieusement désuet de nos grands-parents. Que la Grande Muette se rassure, Plonk

& Replonk délient leur belle langue, mais sans trahir le moindre secret d'Etat. 

Milou

Féeries militaires. 1515-2015 : cinq siècles de résistance héroïque. Exposition de Plonk & Replonk au Musée militaire de Colombier. Jusqu'au 19 décembre 2010.

« De la prose en smoking »

Desproges gigote dans sa tombe, lui qui a dit que Molière « fait toujours rire le troisième âge ». Le public du Théâtre de Carouge, âgé de 7 à 77 ans a ri, pleuré et ovationné cette *Ecole des femmes*.

Les histoires de cocus, de jeune fille innocente gardée au frais par un vieux barbon, c'est tout bonnement l'esclaffe. Pourtant, au-delà de la gaudriole, Molière crée en 1662 avec cette pièce, la première comédie. Celle qui rajoute la dimension tragique à la farce.

Arnolphe est celui qui façonne une jeune fille depuis l'âge de quatre ans pour la préparer à l'aimer: une sottise, une femelle sans esprit qui ne pensera pas à lui fabriquer des cornes. C'est sans compter sur l'édification de la passion, à travers le jeune Horace, qui éveille Agnès à l'esprit en même temps qu'au cœur. Arnolphe devient l'homme blessé, dont la dernière réplique est un « oh ». Ce « oh » qui fut jadis un « ouf » dans la première version, un « ouf » à l'ancienne, qui souffle toute la douleur de l'homme éconduit.

Le jeu très naturaliste des acteurs (époustouffant Gilles Privat) rend aux vers poquelinesques toute leur grandeur. On entend la langue de Molière, chaque pied, chaque rime, comme s'il s'agissait d'une discussion de comptoir. Un comptoir aux épices, aux senti-

ments forts et aux rires relevés. « C'est une prose qui aurait mis un smoking pour aller voir les gens », avait dit Henri Roland à propos des vers de Molière. C'est une magnifique réception à Carouge, tenue chic et décontractée. RSVP. 

Milou

L'Ecole des femmes de Molière. Mise en scène de Jean Liermier. Théâtre de Carouge à Genève, jusqu'au samedi 8 mai.



LE THÉÂTRE DE MOLIÈRE III

Faut que ça chante !

Tue-tête C'est le premier spectacle de la jeune comédienne Judith Chemla, soprano allumée et histrionne surdouée, qui nous fait l'honneur de débiter sa tournée par la Suisse.

On a pu la voir sur les planches de la Comédie Française, au cinoche avec Guillaume Depardieu (mère paumée dans *Versailles*) ou dans *Faut que ça danse!* de Noémie Lvovsky. Chemla reprend un peu de tout ça, dans sa création hybride et insolite où elle incarne une jeune femme, perdue dans la jungle de son esprit. Le plateau est effectivement un bordel sans nom. Il y a cette grande tenture verdâtre, quasiment géologique, qui est la forêt. Il y a cet énorme Simon, contrebas-

siste difforme, protecteur ambigu de Judith. Et il y a Judith. Qui perd la tête. A qui Simon coupe bras et jambes mais qui chante à tue-tête, hurle des airs d'opéra à la perfection, comme si sa vie en dépendait. Faut que ça chante, que ça sorte de ce corps qu'elle trimballe comme un léger fardeau, dans lequel poussent les premières rondeurs d'un enfant aux origines floues. On est propulsés tout à la fois dans une BD de Tardi, devant la Grande Crado des *Fraggle Rock*, et dans le temple aux « vivants piliers » de la

nature baudelairienne. Un truc hallucinant, entre carton-pâte et grand drame solide. Emouvant, c'est sûr. Cette fille-là chante comme elle respire. Quel souffle! 

Milou

***Tue-tête*, de Judith Chemla. Musique et jeu, Judith Chemla et Bruno le Bris. Chapiteau du Théâtre de Vidy à Lausanne, jusqu'au 25 avril. Et en décembre 2010 au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris. (Ce qui vous laisse un peu de temps pour réserver le train, l'hôtel et le théâtre!)**

Grande pièce pour Théâtre de Poche

Elvire Jouvét 40

Ce sont les sept leçons données par Louis Jouvét à son élève Claudia, qui répète le rôle d'Elvire dans *Don Juan*.

Que cette version de Miguel Fernandez nous serve de leçon.



L'immense et impassible Jouvét, interprété par l'impassible et immense Jacques Roman, veut que Claudia joue Elvire comme jamais. Dans la vraie vie, on est en 1940, le régime de Vichy est loin de prendre l'eau et la jeune comédienne, juive, sera bientôt interdite de scène.

En attendant, elle joue, écoute le maître, recommence, multiplie les entrées et les intonations. «*Sans sentiment, ça ne passe pas la rampe!*», tonne Jouvét, sévère

et empathique à la fois. Ces sept leçons, que le metteur en scène a choisi d'entrecouper d'une voix-off qui débite les actualités de

« L'école d'une femme »

l'époque, progressent donc en même temps que le nazisme. C'est le théâtre, comme la vie. Avec le travail mis à nu, les rouages mon-

trés. Répéter, refaire, inlassablement, jusqu'à être juste, jusqu'à être bon, déshabillé de toute coquetterie. Dans cet état de « viduité » prôné par le maître, dans cette anorexie du cœur, pour dévorer le texte avec l'appétit le plus sincère et le plus nécessaire. Cette pièce fout les crocs! 🍷

Milou

Elvire Jouvét 40 de Louis Jouvét.
Théâtre le Poche à Genève.
Jusqu'au 16 mai 2010.

New-York à pied

Votre petit voyage vers la Grosse Pomme est reporté à cause d'un gros nuage coupeur d'ailes? Voici un pis-aller, à Lausanne, en haut de Georgette Avenue. Au Forum d'Architectures, Vincent Jendly expose quinze photos de gratte-ciels, forcément un peu cliché, mais qui valent le détournement. Des moyens formats qui nous entraînent, plus que dans le voyage, vers une réflexion sur comment-va-le-monde: un building sur Broadway qui tente de dépasser une cathédrale, un plan à la fois large et resserré sur une foule disparate de travailleurs dans une grande tour. Un petit tour suffit en tout cas, pour en avoir le vertige.

Milou

Forum d'Architectures de Lausanne, Villamont 4. Vincent Jendly dans le cadre de « Carte blanche », exposition de projets d'architectures locaux. Jusqu'au 16 mai.

Le salon du ivre

Bourré Comment connaître le doux vertige d'un livre, dans l'immense comptoir commercial des nouveaux crus littéraires ?

Il va s'agir d'avoir du nez : voilà ce qu'on se dit en pénétrant dans la vaste halle emplies de papier. Contourner habilement les sempiternels stands ésotériques dont les brochures s'arrachent comme des petits pains bénits. Fendre la foule devant les grands éditeurs qui se pavent avec des têtes d'affiche, déjà en haut de l'affiche. Se retenir de pouffer devant Nadine de Rothschild, la reine-mémère du savoir-vivre, qui dédicace sa prose polissonne sur une chaise en plastique. Ne pas se laisser embobiner par des conférences aux thèmes tapa-

geurs : Tariq Ramadan qui s'interroge sur l'avenir d'Israël ou Isabelle Falconnier*, prêtresse culturelle d'un autre genre, qui demande à ses invités : « *Quelle sexualité pour les couples ?* »

Ralentir un peu devant ce grand Noir venu de Bordeaux, qui dit qu'il « *broie du noir, car son stand n'est pas noir de monde* », et qui aimerait qu'on lise son *Naître ou ne pas naître Noir*. Freiner devant la maison genevoise du Miel de



l'Ours, montée par un type qui décide en 2004 d'éditer de la poésie dans d'adorables petits formats colorés. S'arrêter devant un jeune Valaisan de 18 ans qui signe son troisième roman. Regarder une trop belle femme qui distribue ses *Baisers froids comme la lune*. Se perdre un peu, accepter de reconnaître aussi qu'on écrit trop, souvent pas assez bien. Mais qu'au milieu de cette grande coopérative se cachent quelques bonnes bouteilles, qu'on ne boira peut-être que dans quelques années. 📖

Milou

*Nom connu de la rédaction

Naître ou ne pas naître Noir, Victor Kathémo. Editions Myriapodes, 184 p.

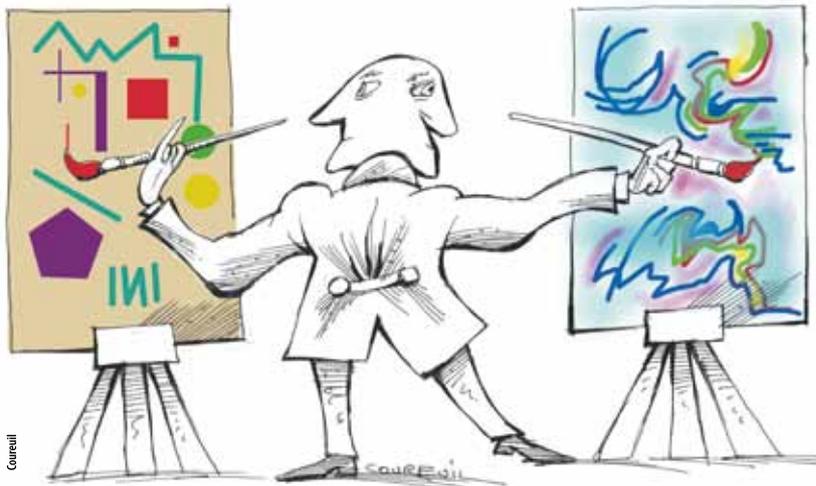
Editions Le Miel de l'Ours, Genève. www.mieldeours.ch

Désordre dans la nuit, Loris Gabriel Pitte-loud. Editions à la carte, 133 p.

Des baisers froids comme la lune, Mélanie Chappuis. Bernard Campiche Editeur, 205 p.

Les frères amis

Le Musée des beaux-arts de Lyon expose une grande partie de l'œuvre de Bram et Geer van Velde, qui ont traversé presque tout le XX^e siècle en peignant.



Gourell

Les deux frangins ont certes des prénoms ridicules: Bram et Geer. Mais leur patronyme est loin de l'être pour l'art moderne, puisque les deux rejetons van Velde, que trois ans séparent, ont expéri-

menté à peu près tous les courants d'une époque en mouvement. Parfois avec un air de famille, parfois en s'opposant diamétralement. La figuration des débuts, puis l'expressionnisme, l'intégration du

cubisme, jusqu'aux synthèses variées et mouvantes, jalonnent les toiles des van Velde. Il y a ce grand nu jaune de l'aîné, compact dans la matière, élan-cé dans la composition, image poignante de la femme forte et offerte. Il y a la toile hallucinante du cadet, *Méditerranée*, qui, en quelques traits, vous met les pieds dans l'eau et le soleil sur la peau. Bram et Geer van Velde? Des prénoms ridicules, d'accord, mais un bien beau portrait de famille. 

Milou

Bram et Geer van Velde : deux peintres, un nom. Musée des beaux-arts de Lyon, jusqu'au 19 juillet 2010.

Un art haut en douleurs

Art et tares Le vigousse Sebastian Dieguez publie un recueil de ses articles parus dans la rubrique « Art et pathologies » du magazine *Cerveau & Psycho*. Hallucinant.

Les nerfs à fleur de peau, la syphilis, la cataracte, l'épilepsie, les psychoses de tous bords... Existe-t-il un lien entre la force créatrice d'un artiste et la maladie qui l'afflige? C'est la vaste question à laquelle Sebastian Dieguez tente de répondre dans « *Maux d'artistes: ce que cachent les œuvres* ».

Chercheur en neurosciences, Dieguez ne rechigne pas à piocher dans la littérature et les arts ce qui manque à son champ d'études. Et avec la grande élégance du vulgarisateur qui écrit bien, cet individu pond un ouvrage ultradocumenté et pointu qui se lit comme un roman (et en plus, il y a des images!).

Au fil des chapitres, que l'on peut picorer et lire au gré de l'humeur, s'égrènent les créateurs tourmentés: « *Alice au pays des migraines* », « *Alphonse Daudet, l'homme-orchestre de*

la douleur », « *Chostakovitch: la musique hallucinée* »...

Un petit bémol toutefois: pas de pages sur « Francis Lalanne et l'hypoglycémie », « Céline Dion, la voix des hémorroïdes » ou « BHL, les mycoses philosophes » qui auraient pu éclairer encore mieux le sujet.

Mais ce sera sans doute pour la prochaine fois: mégalomane pervers ascensionnel, Dieguez risque fort de ressortir un livre aussi brillant que celui-ci. 

Milou



Maux d'artistes: ce que cachent les œuvres, Sebastian Dieguez. Editions Belin, pour la science, 175 p.

Bis Répétiteur

Récidive La directrice du Poche à Genève remonte sa création de 2009, *Le répétiteur*, au Théâtre de Vidy. Avec un léger goût de reviens-y pas.

Un type rêve de jouer Beethoven ou ses propres compositions, mais il doit accompagner un travelo qui chante du Françoise Hardy, une diva qui fait des gorges chaudes et une lolita qui vocalise. Voilà toute la pièce: montrer les parasitages d'une belle vocation, contrariée par des artistes geignards aux egos gros comme des camions.

Dans cette « *tragi-comédie douce-amère* », Françoise Courvoisier veut s'interroger sur l'existence. Mais en fait de « *dialogues incisifs* », les répliques convenues fusent mollement et la « *réflexion sur le destin* » se mue en une série de poncifs sur l'art, la postérité et l'amour. Les parties chantées arrivent comme un chat au milieu de la gorge. La pièce a des allures de spectacle de fin d'année. Mais bon, comme disait Beethoven, mieux vaut entendre ça que d'être sourd. 

Milou

Le répétiteur, texte et mise en scène de Françoise Courvoisier. Jusqu'au 12 juin. Chapiteau du Théâtre de Vidy, Lausanne.

Zabou ronron

La médaille Zabou Breitman met en scène un texte de Lydie Salvayre au Théâtre de Vidy à Lausanne. Mais tout ce qui brille n'est pas d'or.

C'est une riche idée d'imprimer le minois de Zabou sur les papillons de pub pour le spectacle. Sauf que Zabou n'y joue pas : elle le met en scène. Pas grave, on y va quand même parce qu'on pense qu'elle sait y faire. Surtout si on se souvient de son joli film, justement nommé *Se souvenir des belles choses*. Nous voilà donc placés dans la salle, pour assister à la cérémonie de remise des médailles aux meilleurs travailleurs de l'Entreprise Bisson. Dans le micro, des discours de gratitude cèdent peu à peu la place aux rancœurs ouvrières puis au cynisme absurde du patronat. Malheureusement, cette

pâlotte science-fiction du monde de l'entreprise s'embourbe dans un salmigondis de thèmes déjà vus et corrigés cent fois. De l'ouvrier qui crève de ne jamais voir la lumière du jour, au *coaching* des employés à qui on promet l'épanouissement personnel, *La médaille* miroite entre gag et satire sociale, dans un ronron lancinant qui manque quelque peu d'éclat... Pas de quoi monter sur le podium. **U**

Milou

La médaille, mise en scène de Zabou Breitman. Théâtre de Vidy, Lausanne, jusqu'au 13 juin.

Une expo de taille !

Le Musée de Saxon se taille la part du lion en exposant, pour la première fois, la collection hallucinante d'un privé : 672... taille-crayons ! Le privé en question, c'est Edmond Burnier, un enseignant de la ville, qui décide brutalement à la vue d'un taille-crayon en forme de miche de pain, d'écumer papiers et brocantes en tous genres pour se constituer une collection. Ce qu'il fait entre 1985 et 2001. Le musée, fraîchement ouvert en 2009, en profite pour monter sa première exposition temporaire,

entre gaudriole esthétique et mise en perspective farfelue du taille-crayon à travers les âges. Grâce à la monomanie fascinante d'un amateur, ce petit objet qui ne paie pas de mine, risque bien de devenir un sujet pointu ! **U**

Milou

500 millions de taille-crayons émoi, émoi, émoi... Musée de Saxon, du 29 mai 2010 au 27 février 2011.



Japon en friche

Sus aux images d'Épinal! Animateur à la télé genevoise, Olivier Delhoume est aussi photographe; il cosigne avec Michel Butor un petit ouvrage inattendu sur l'Empire du Soleil levant...

C'est inévitable. Quand on parle de jardin japonais au pékin de base, il se répand immédiatement en descriptions émues de la luxuriance des nénuphars, du miroitement des carpes ou des ravissants petits ponts de bois. Alors, c'est rigolo de tomber sur ce bouquin intitulé *Jardins de rue au Japon*. Parce que pour une fois, pas de photos cliché mais une réalité sauvage qui « fait » vraiment le Japon. Ces fleurs plantées le long des trottoirs, à la va-comme-je-te-pousse, ces plantes entretenues entre scooters



et vélos, ces bouts de feuillages arrosés au milieu de parpaings. Des verdure bizarrement pas décoratives, juste vivantes, commentées par Butor qui poétise sur cette modification saugrenue... On est loin des géraniums de Tata Janine qui pendouillent, bien rangés au balcon, ou des panneaux « Ville fleurie » qu'arborent fièrement certaines petites communes de France. Ici, ça pousse, presque dans l'illégalité et la crasse, comme une once d'oxygène dans les villes

polluées du grand archipel. Un genre d'appel à la révolte et à la beauté primordiale, un truc insolent et pur, de la part de celui qui « flaire le mont Fuji dans toute taupinière », comme dit Christian Bernard au sujet de Delhoume dans la préface. Sur les pavés, ouais, c'est la jungle! ¹

Milou

Jardins de rue au Japon, Michel Butor et Olivier Delhoume. Editions Notari, 2010.

Campagne pour tout le monde!



Vers de terre Réalisateur, il y a fort longtemps, de *La minute essentielle de Monsieur Cyclopède* et lauréat du prix Femina en 2008, Jean-Louis Fournier publie *Poète et Paysan*. Un petit récit, presque essentiel.

noces. Ça démarre dans l'air du temps. Avec des phrases courtes, genre « je fais simple comme si je faisais pas de littérature », une désinvolture toute parisienne de cultureux en mal de crottin. Plus Saint-Germain que des Prés, quoi. La nature ressemble toujours à un tableau : des brumes de Turner à l'Angélus de Millet en passant par les jungles du Douanier Rousseau... Et puis finalement, c'est drôle et poignant. Sincère et ironique dans la même seconde. Ça conclut un chapitre comme ça, après que le narrateur se fasse attaquer par la mère d'un poussin qu'il vient de sauver : « *Conclusion : une bonne action est toujours punie et les canes sont connes* ». C'est bien foutu, bien construit. Ça se lit en une heure, au coin du feu ou dans son lit. Et ça remet même quelques idées en place sur le destin. Ah, les bienfaits de la campagne... 

Milou

Poète et paysan... de quoi faire rimer culture et agriculture. Lui rêve de faire du cinoche, il se retrouve à trier le foin et panser des génisses dans une ferme du Nord-Pas-de-Calais. Tout ça pour les beaux yeux de la fille du fermier, avec qui il compte bien convoler en justes

Poète et paysan, Jean-Louis Fournier.
Editions Stock, 155 p.

Ça colle entre les sexes

Reproductions Gynéco à la retraite, Alain Noyer édite une « *petite sexologie pour se retrouver* ». Des collages drôles et poétiques pour tenter de comprendre le grand écart entre les sexes.

Les *zaventures de Mori et Turi* ... le titre fait penser aux *Sextraordinaires aventures de Zizi et Peter Panpan*, la bédé très cul de Lauzier sur l'orgasme féminin et la révolution sexuelle... Ici, se dessine surtout le désir de piger où sont les différences entre l'homme et la femme et notamment, pourquoi on s'entête (comme les *Chiennes de garde*) à vouloir les effacer, sous couvert d'égalité. Alain Noyer esquisse une réponse dans ses collages presque enfantins, à partir de pubs, coupures de presse, bédés, tableaux, sculptures... Voir Bécassine dans un coin de page lancer à Superman, implorante: « *Redescends! Tu vas te faire mal!* » en dit sans doute mille fois plus que le texte, assez brouillon, intercalé. Puis, au fil de la lecture, on se rend compte que Noyer écrit comme il colle: par bribes, accolements, suggestions. Forcément, il arrive que ça dégouline un peu. Finalement, aucune réponse fondamentale, que des pistes vers une réflexion très intime, plus poétique que scientifique. On y sent l'homme derrière, celui qui aimait les femmes, dans sa salle de bains ou au bout d'un spéculum, et qui toujours s'interroge. On se dit parfois « *Mais accouche!* » pendant la lecture, sauf que l'auteur ne pratique plus et a remplacé la boucherie de la naissance par le délicat concept de maïeutique: faire accoucher son esprit en exprimant un savoir intuitif caché en lui. Un sage-homme en somme... 

Milou

Les zaventures de Mori et Turi: une petite sexologie pour se retrouver, Alain Noyer, Ed. Nicolas Junod, Genève, 128 p.

Le soleil et la mer

Marins malins *Planet Solar*, le bateau écolo qui fonctionne exclusivement à l'énergie solaire, fera bientôt le tour de la planète, une première mondiale.

Roger Jaunin signe les textes du livre *Planet Solar: tour du monde en bateau solaire*. Rédacteur de la colonne des sports à *Vigousse*, il est absolument incolable sur le nombre de joueurs qui jouent dans une équipe de foot (par exemple). Vrai sportif dans l'âme, mais poète en plus, il s'incline devant la ténacité et l'exploit, à plus forte raison s'ils sont au service du rêve.

Normal, dès lors, qu'il ait voulu participer au bouquin retraçant l'hallucinante aventure de Raphael Domjan, jeune ambulancier de 37 ans féru de Jules Verne : la construction et la mise à l'eau d'un catamaran fonctionnant exclusivement à l'énergie solaire. Mais comme on dirait dans le milieu sportif, pas un « cata de tapette ». La bête fait en

effet 31 m de long pour 23 m de large ; elle est recouverte de 536 m² de panneaux photovoltaïques. Le livre retrace, en photos et en mots, le destin de cette épopée moderne, longue quête d'un homme qui a su convaincre les bonnes personnes pour financer ce qui n'était encore qu'un rêve de gosse dans les années 80. On est loin de la machinerie médiatique et technologique de Piccard... Et pour le premier tour du monde à l'énergie solaire, départ en septembre, on espère que Jaunin sera dans le bateau balai pour nous faire vivre l'exploit en direct! 📺

Milou

Planet Solar : tour du monde en bateau solaire, Raphael Domjan et Roger Jaunin, Editions Favre, 143 p. (version trilingue Fr., All., Ang.).